

pagnée d'une vieille gouvernante, toutes les promenades et les parties de pêche que bon lui semblait.

C'était du reste une excellente hygiène pour la santé délicate de Fernando.

Favel se montrait poli, mais froid vis-à-vis du pseudo vicomte de Nérac. Celui-ci s'en chagrinait et faisait tout au monde pour vaincre cette réserve. Mais il avait un autre motif d'inquiétude qui le piquait au talon ; le rapin Léon devait venir, disait-on, accompagné par Armand. Or, maître Hippolyte, s'il n'était pas connu d'Armand, le connaissait et le craignait d'instinct ; sa nature d'avorton regimbait en face des colosses ; son hypocrisie avait horreur de la loyauté d'un caractère comme celui d'Armand. Il savait que ce jeune homme avait un sans-gêne redoutable, et il pressentait que le franc-parler du jeune bohème le blesserait probablement au vif.

D'autre part, Léon avait froissé plusieurs fois Hippolyte ; ils s'étaient piqués réciproquement, et ils se sentaient hostiles l'un à l'autre. Hippolyte avait presque fait défendre l'entrée de la maison à Léon qui ne revenait ce jour-là, qu'en raison de l'invitation générale.

Le pseudo vicomte supposait à bon droit que son ennemi exciterait contre lui sa verve railleuse ; il ne se trompait pas.

Cependant, comme l'heure de se mettre à table arrivait et que les deux bohèmes ne paraissaient pas, Hippolyte espéra qu'ils ne viendraient point. Mais survint un des fils Lamberquier, le seul jeune homme de tous ceux qui se trouvaient là qui eût quelque valeur ; il était étudiant en droit ; après avoir salué tout le monde il vint serrer la main d'Hippolyte et lui dit :

— Est-ce que Léon ne vous a pas prévenus que nous avions pour cousin un journaliste nommé Armand qui est de la taille d'un carabinier ?

— Un journaliste... fit Hippolyte avec un suprême dédain... un journaliste, ce jeune homme ! Non, c'est à peine un reporter.

— Possible, riposta Lamberquier. Mais c'est un rude garçon. Il se bat en duel demain avec le baron Jallisch, un hongrois qui a tué deux adversaires et qui n'a jamais été blessé dans les nombreuses affaires qu'il a eues.

— Notre cousin Armand est un homme mort ! s'écria haineusement Hippolyte. Je connais le baron et je ne donnerais pas dix centimes de la vie de ce monsieur Armand.

— Tant pis ! fit Lamberquier. Ce garçon-là est un des plus beaux hommes que j'ai vus et c'est une riche nature. Est-ce qu'il ne vient pas ce soir ?

— Il devait être des nôtres, mais ce duel l'empêchera d'assister à notre dîner. Entre nous ce n'est pas une grande perte... un bohème comme lui...

Fernande attendait cette conversation.

— Monsieur, demanda-t-elle à Lamberquier, pourquoi donc ce jeune homme se bat-il avec le baron Jallisch ?

— Mademoiselle, dit Lamberquier, ce hongrois a, paraît-il, tué deux jeunes gens, ses compatriotes, qui lui avaient reproché d'avoir trahi Kossuth, le grand révolutionnaire qui faillit émanciper son pays en 1848. Notre cousin Armand aurait traité ce baron Jallisch d'assassin : de là, pour demain, cette rencontre.

— Dans laquelle, dit Hippolyte, ce jeune homme apprendra à tenir sa langue, à ne pas calomnier les gens, et à ne pas se mêler de ce qui ne le regarde pas ; je vous demande un peu si les affaires de Kossuth sont les siennes.

Lenoël avait écouté avec un vif intérêt cette discussion ; il connaissait un peu Armand.

— Mon cher Hippolyte, dit-il, notre cousin Armand est un peu trop bohème, c'est vrai, mais c'est un brave cœur, une bonne nature et il m'est très sympathique. Tu l'aimerais si tu l'avais vu seulement une fois.

— Ma foi non ! fit Hippolyte. Je n'aime pas les jeunes gens insolents qui attaquent inconsidérément des réputations faites.

Lenoël n'était pas homme à contredire longtemps son ami, il se contenta de répondre :

— Il faut de l'indulgence pour la jeunesse.

Mais au fond il admirait l'acte d'Armand et se sentait fier de l'avoir pour parent.

Ce fut Fernando qui riposta à Hippolyte :

— Mais, monsieur, dit-elle, il me semble que si ce jeune homme a les preuves de la trahison du baron, il a cédé à un mouvement généreux en le démasquant.

— Mademoiselle, riposta aigrement Hippolyte, le baron est un des officiers les plus distingués de l'armée autrichienne, il a une position officielle auprès de S. M. l'empereur d'Autriche dont il possède la faveur ; je ne suppose pas que François-Joseph approcherait un traître de sa personne et l'honorerait de ses grâces.

En ce moment le docteur Favel qui avait silencieusement écouté prit la parole :

— Monsieur, dit-il froidement, enfonçant chaque parole comme un coup de bistouri, le baron Jallisch a beaucoup de partisans qu'il paye en services de toutes sortes ; vous avez sans doute entendu faire son éloge par une de ses créatures ; mais je suis allé à Vienne, j'y ai soigné de hauts personnages ; je suis en quelle mince estime on tient le baron de Jallisch à la cour de S. M. François-Joseph. La politique oblige le gouvernement à ménager et à soutenir les hommes qui ont livré l'armée hongroise à l'Autriche, mais on n'a pour eux que du mépris. Le baron de Jallisch, notamment est tenu pour un misérable. Aussi je souhaite de tout mon cœur que ce brave jeune homme qui l'a provoqué ne succombe pas demain.

— J'ignorais ces détails ! balbutia Hippolyte.

Favel lui tourna le dos, offrit son bras à Fernande toute joyeuse de cette intervention et l'emmena, laissant le pseudo vicomte écrasé.

— Eh bien ! fit Lamberquier triomphant, vous voyez que j'avais raison.

— Oh ! riposta Hippolyte, tout ce que dit le docteur n'est pas mot d'évangile.

— Permettez, Favel est un homme sérieux qu'on peut croire sur parole.

— Moi j'ai d'autres renseignements.

Lenoël trouva dans sa candeur que son ami Hippolyte se fourvoyait.

— Voyons, voyons, lui dit-il, ne t'entête donc pas ; le docteur est allé à Vienne, il sait ce qu'il dit, mon cher.

— C'est toi, fit Hippolyte, qui ne sais pas ce que tu dis.

— Hein ! Quoi ? Comment ? fit Lenoël interloqué. Je radotte, d'après toi ?

Le bonhomme était devenu tout rouge et il se révoltait.

Lenoël était piqué au vif ; de ce jour, il s'aperçut que son ami le prenait de bien haut avec lui. Et ils continuèrent à échanger des répliques aigres et désagréables. En ce moment l'on sonna.

— Tiens, dit Hippolyte, les voilà, les bohèmes !

Lenoël courut à la porte, l'ouvrit et vit le cocher qui avait amené les deux jeunes gens prêt à repartir pour Paris ; il ferma la porte de la maison derrière lui et il arrêta d'un geste le départ du fiacre. Puis, prenant les deux mains d'Armand et le regardant bien en face :

— Jeune homme, dit-il, je ne dois pas vous faire l'effet d'un monsieur grincheux, désagréable et capable de vous froisser ?

— Ma foi non ! dit Armand en riant.

— Vous êtes sans père ni mère sur le pavé de Paris ; je suis votre arrière-cousin, je veux vous servir d'oncle, si ça vous va.

— Mais où voulez-vous en venir, monsieur Lenoël ? demanda Léon.

— Tu vas le savoir et tu es intéressé à la chose. Montons en voiture, brûlons le pavé, nous avons encore une demi-heure avant le dîner, c'est plus qu'il n'en faut.